

Schöffling & Co.

foreign rights

author Gunther Geltinger

title Mensch Engel

© 2008 by Schöffling & Co.

French sample translation

translated by Jean-Claude Colbus &
Brigitte Hebert

copyright for
the translation Jean-Claude Colbus &
Brigitte Hebert

contact Kathrin Scheel

email kathrin.scheel@schoeffling.de

phone +49 69 92 07 87 16

fax +49 69 92 07 87 20

mail Schöffling & Co.
Verlagsbuchhandlung GmbH
Foreign Rights
Kaiserstraße 79
60329 Frankfurt am Main
Germany

www www.schoeffling.de

Le roman

Le premier amour de Leonard Engel pour son ami Marius fait bientôt place à un grand vide et au sentiment qu'il existe « une dissonance fondamentale ». Fuyant les égarements érotiques et les excès théâtraux, il s'en va poursuivre ses études à Vienne, où les intrigues de Féline, en proie aux mêmes souffrances que lui, le poussent dans les bras d'un prostitué du nom de Tiago. Cauchemar dont il ne peut se délivrer ni en se jetant dans le Danube, ni en se réfugiant chez sa sœur dans le midi de la France. Sa quête incessante ne s'achève que grâce à la rencontre avec Boris. Obsédé par le désir de reconquérir sa vie en compagnie de cet homme, il commence à écrire son histoire. Ainsi se dessine l'autoportrait passionné d'un jeune homme à la recherche de sa vérité et qui, accessoirement, raconte pourquoi la vie est impossible si ce n'est, peut-être, avec l'aide de la littérature.

Une maîtrise parfaite du style pour ce premier roman qui, dans une polyphonie virtuose, pose la question de la crédibilité du souvenir et de la cohérence d'une rédaction biographique.

Extrait du roman (p. 182-188)

Boris

La chaussée sans fin. Un chemin rectiligne sans fin. Et sans fin le chuintement des pneus sur l'asphalte, le sifflement du vent dans leurs oreilles et en surplomb le ciel nu, d'un bleu immuable au-dessus de leurs têtes. Sans fin le brasier du soleil, la chaleur vacillante au-dessus des champs et le cruel été, à partir de midi, quand le mélange poisseux de sueur, de poussière et de crème solaire se met à couler de leurs visages pour tomber sur le guidon des bicyclettes et que chaque tour de pédale provoque dans les mollets un élanement qui monte dans leurs cuisses fatiguées, puis dans leurs fesses blessées par le frottement de la selle, quand de soif la langue adhère au palais et que la faim fait remonter dans le gosier l'acidité des suc gastriques, quand ils ne peuvent plus continuer, ne veulent plus continuer, et pourtant continuent à pédaler, les

dents serrées, leurs fronts obstinés arc-boutés contre la fournaise de midi, passant toujours sans s'arrêter devant l'ombre chétive des peupleraies, devant les rectangles d'ombre envahis d'orties au pied des murs entourant les cours de fermes grandes ouvertes, devant les taillis marécageux grouillant d'insectes sanguinaires et même les aires de pique-nique fréquentes au bord du chemin, aménagées sous de grand arbres, équipées de tables et de bancs, prises d'assaut par des promeneurs bruyants, par-delà leur faim, leur soif et leur désir d'isolement, de solitude à deux, déjà presque mort sous les coups de pédale qui ne cessent de les entraîner vers cette halte lointaine où ils pourront enfin manger, boire, se reposer, se baigner dans le fleuve et faire l'amour, sans fin le long de la chaussée et sans jamais trouver l'autre au passage. [...]

La chaussée sans fin, le chemin rectiligne, sans fin l'éloignement du fleuve, dissimulé derrière le tracé des nationales et les bras secondaires dont les lits sableux desséchés traversent la campagne de leurs plages désertiques. Parfois seulement il se rapproche, roule vers la plaine embrasée ses larges eaux bordées de bancs de sable et d'îles, emplissant l'air de cette odeur caractéristique de poisson, de pourriture, d'eau douce et nutritive, celle de toutes les rivières où l'on peut encore trouver quelque trace de vie. Les routes nationales s'éloignent, des villages et des bourgs se pressent vers les rives, des ponts médiévaux enjambent le fleuve, le ciel rivalise de couleur avec l'eau et le scintillement du soleil sur les rapides ; il fait un large geste en s'exclamant : regarde-moi ça ! et son ami acquiesce et lui fait signe de continuer. Puis le chemin s'écarte, le fleuve disparaît à nouveau derrière les digues, les routes, les bras morts désertiques, et ils retombent dans le silence et la sueur, dans l'inflexible effort.

Sans fin cet éloignement, sa frustration, son insatisfaction, sa défiance et la peur que Boris puisse à chaque instant le quitter, ses absurdes idées de séparation et son désir ardent d'un horizon lointain, imprécis où, après une semaine au cours de laquelle selon ses calculs il devront chaque jour parcourir soixante-dix kilomètres sous un brûlant soleil estival, la mer va surgir, où tout deviendra différent, où tout ira mieux entre Boris et lui, même s'il ne sait pas ce qui ce qui est censé aller mieux ni s'il est possible que pour un type comme lui quelque chose change et aille mieux un jour, au plus tard la mer, selon ses calculs, transformera enfin l'éloignement en proximité et en amour, la mer, pense-t-il à chaque instant en enfonçant les pédales avec acharnement, voilà le but à atteindre.

Engel est toujours en tête, Boris le suit à quelque distance, une distance qui est parfois de deux ou trois cents mètres parce que, contrairement à lui qui fixe la route avec obstination tout en comptant les tours du pédalier, Boris regarde les fleurs au bord du chemin, les oiseaux dans les buissons, les bourdons ivres d'été qui titubent de calice en calice, et ce faisant décroche de plus en plus si bien qu'Engel, quand il lève enfin les yeux pour regarder par-dessus son épaule, ne voit plus l'ami qu'il croyait tout le temps pédaler dans son sillage, une erreur qui le berçait d'une vague illusion de proximité, d'intimité. Il prend peur, met pied à terre, se réfugie à l'ombre rabougrie d'un buisson de ronce ou d'un sureau et passe quelques minutes angoissées à attendre que Boris se montre à nouveau au sortir d'une courbe ou au sommet d'une côte.

Mais voilà que le quatrième jour à midi, au centre de Tours, au troisième pont sur la Loire où d'après la carte cyclotouristique ils doivent tourner à gauche, Boris ne reparait pas.

(...)

Dans la sacoche de Boris, pense Engel en regardant, abasourdi, les reflets du soleil sur les pare-chocs des voitures, se trouve tout ce que je possède, tout ce que j'ai ; tout ce que je suis, pense-t-il, se trouve dans la sacoche de Boris, tout mon avenir dans cette sacoche, toute ma vie dans la main de Boris, et il saute en selle et remonte à contresens jusqu'au dernier pont, puis il se faufile entre les pare-chocs et les rétroviseurs jusqu'au suivant, puis sur la bande verte à travers les massifs et les pâquerettes jusqu'au viaduc noir de suie qui, si l'on excepte le pont d'autoroute, doit être le troisième pont, celui où il doivent tourner à gauche vers le centre de Tours d'après la carte fixée également à la sacoche de Boris.

Là, pense-t-il, ils pourraient acheter de l'eau et du pain, retirer de l'argent et s'asseoir à l'ombre, à la terrasse d'un café pour s'offrir une limonade bien fraîche et l'un de ces délicieux petits gâteaux que Boris adore au point de ne plus pouvoir passer devant une pâtisserie sans y entrer. Au centre de Tours, pense-t-il en s'effondrant sur la barre de sa bicyclette, il pourrait enfin surmonter l'éloignement, rattraper à force de paroles affectueuses ses négligences des dernières années et s'excuser pour toutes les fugues théâtrales, les exaspérantes scènes de rupture et les interminables silences boudeurs

qu'il inflige à Boris pour le punir de ses éclats de colère devant des fautes vénielles et banales par exemple quand il oublie de ranger la vaisselle, d'arroser les fleurs ou d'éteindre une lampe ; s'excuser surtout pour ses infidélités compulsives que Boris a tant de mal à accepter, avec tous ces mots d'amour, de repentance et de constance non dits, formulés dans son esprit avant même de quitter le lit de son amant et que, de retour dans les bras de son ami, il n'exprime jamais ou estime inutile d'exprimer parce qu'il croit savoir que Boris, dès qu'il entend la clef dans la serrure, lui a depuis longtemps pardonné son escapade de même que lui lui pardonne invariablement ses fugues, ses scènes de rupture et ses silences, ou semble les lui pardonner, et c'est pourquoi ici, au centre de Tours, il veut enfin lui dire que malgré toutes leurs brouilles, au fond de son cœur il l'aime, lui Boris, ou plutôt qu'à l'avenir il tentera de l'aimer autrement, mieux, en tout cas avec plus de chaleur, de compréhension et d'attention.

Mais tout cela, pense-t-il, n'aura pas lieu, pour tout cela, pense-t-il, il est définitivement trop tard, car au centre de Tours, juste avant le troisième pont, là où ils auraient dû tourner à gauche sur le chemin qui les conduisait ensemble vers la mer, Boris, pense-t-il, et il le pense si longtemps que le vacarme de la circulation ne roule plus dans sa tête que cette unique et inconcevable pensée, Boris s'est définitivement volatilisé en emportant toute ma vie dans sa sacoche.

Biographie

Né en 1974 à Erlenbach-sur-le-Main, Gunther Geltinger a étudié l'écriture cinématographique et la dramaturgie à Vienne, ainsi qu'à l'École Supérieure des Médias de Cologne. Il a participé à l'atelier d'écriture du colloque littéraire de Berlin et a obtenu la bourse Rolf-Dieter Brinkman décernée par la ville de Cologne. *Mensch Engel*, son premier roman, a fait partie des ouvrages sélectionnés pour le prix littéraire de la revue *aspekte*.

For further information on international rights for this title please contact Kathrin Scheel at kathrin.scheel@schoeffling.de

This excerpt is presented for informational purposes only – any use or copying for commercial purposes is strictly prohibited.